« Woolf » de Dood Paard, d'une habileté déchirante

**Quatre acteurs. Deux couples mariés. Les aînés s'appellent Martha et George, les plus jeunes Honey et Nick. Un quatuor explosif. La haine conjugale et la douleur amoureuse, voilà de quoi il s'agit. La fatalité inéluctable de l'interdépendance. Se harceler mutuellement jusqu'au départ et s'adjurer de rester. Mais *Who's afraid of Virginia Woolf?,* l'incontestable chef-d'œuvre d'Edward Albee écrit en 1962, possède encore une autre dimension : les deux couples ont chacun connu une expérience traumatisante autour d'un enfant. Martha et George n'en ont pas eu, mais se jouent déjà toute leur vie la comédie d'être parents. Quant à Honey, elle a connu une grossesse nerveuse.**

Dans la version brillante, incroyablement habile et singulièrement flamboyante de *Virginia Woolf* que donne Dood Paard, une photo en noir et blanc d'un nouveau-né domine l'image scénique. Elle est suspendue, immobile. Les quatre acteurs s'emparent à chaque fois d'un angle de l'aire de jeu, c'est leur position d'attaque. Dans toutes les versions précédentes de *Virginia Woolf* que j'ai vues, les canapés et les fauteuils jouaient un rôle crucial. Les acteurs étaient affalés, assis, couchés sur les meubles.

Chez Dood Paard, une rangée de chaises délimite discrètement l'arrière de l'aire de jeu. Quand les acteurs ne participent pas à une scène, ils y prennent place pour lire un livre ou suivre l'action. Ce jeu frontal, face au public, debout, sans la protection du moindre meuble, est déjà une gageure en soi. La Martha de Manja Topper porte une robe rouge vif qu'elle triture sans cesse de ses doigts nerveux. Comme une jeune fille, elle en relève l'ourlet. Ensuite elle lisse le tissu et la fille aguichante devient une mégère vociférante, crachant des injures. Elle se remet soudain à chuchoter, tentant de gagner les faveurs de son mari George (Kuno Bakker). D'un dynamisme incroyablement énergique, Topper change d'attitude à chaque seconde. Elle domine ainsi le jeu, du moins en apparence.

Car n'oublions pas le George de Kuno Bakker: autoritaire, rationnel, impitoyable et provocant à l'extrême, il encaisse les assauts de Martha, un sourire condescendant aux lèvres. Dans un premier temps, ils jouent devant tandis que Gillis Biesheuvel comme Nick et Naomi Velissariou comme Honey occupent l'arrière-plan. Mais contrairement à ce qui est le cas dans tant de versions précédentes, le Nick de Biesheuvel est tout aussi létal que George. Il n'est pas un cafouilleur timide, mais quelqu'un qui fait preuve d'une force opposée au moment voulu, afin de s'imposer aux dépens de George s'il en a envie.

Et puis il y a la Honey de Naomi Velissariou, un personnage qui doit en endurer beaucoup, de l'humiliation à l'intimité brute. Sa manière, à la fin, de surmonter toute combativité sur un mode angélique, hors du monde, est d'une pureté sans précédent.

Ce spectacle est une reprise d'une pièce de 1994, aux tout débuts de Dood Paard. Ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il présente *Virginia Woolf* dans son l'intégralité, y compris la dernière partie, une incantation religieuse adressée au diable, accompagnée de chants religieux en latin. Au centre de l'aire de jeu se trouve la table dédiée à la boisson, couronnée d'un bouquet. À la fin, les fleurs jaunes – des gueules-de-loup – servent d'abord de gage d'amour offert à Martha par George. Mais il transforme le bouquet en offrande mortuaire en les posant par terre, comme sur une pierre tombale. Et soudain le spectateur comprend tout : la boisson et les fleurs représentent les enfants morts ou absents. Voilà la raison de l'alcoolisme. Une trouvaille réussie est le fait qu'aucun verre ni bouteille n'est visible sur le plateau. Tout réalisme à cet égard a été éliminé, ce qui est aussi une brillante astuce. Pas de tintement de glaçons dans des verres de whisky. S'adonner à la boisson est une abstraction. Et pourtant le public trinque à l'unisson.

Ce *Virginia Woolf* est d'une habileté déchirante. Une tragédie déjà jouée tant de fois acquiert chez Dood Paard une puissance écrasante toute neuve, comme s'il s'agissait de sa création mondiale, le 13 octobre 1962 à Broadway. Le choc a dû être de cette même ampleur. Et il est certain que d'autres représentations suivront, sûrement dans le circuit régulier. Que cette version de Dood Paard puisse servir de référence à tous les Martha, George, Nick et Honey futurs.

[Kester Freriks](http://www.theaterkrant.nl/author/kester/)